

Guy Goffette

La poésie comme une fontaine oubliée

La poésie est le journal intime d'un animal marin qui est sur terre et qui veut voler.

Il aura écrit plus de vingt recueils de poésie et deux biographies poétiques : *Verlaine d'ardoise et de pluie* (1995) et *Elle par bonheur et toujours nue* (1998) consacré au peintre Bonnard au travers de Marthe son modèle, sa femme sur le tard.

Et pourtant Guy Goffette aura longtemps erré, chapeau noir vissé à la tête dans les chemins creux de la renommée. Un court roman « Un été autour du cou », l'aura fait mettre dans un halo de lumière, grâce à un parfum de scandale autour de l'initiation sexuelle d'un jeune campagnard Simon, mais plus vraisemblablement Guy Goffette lui-même, même s'il affirme : « je ne suis pas totalement Simon ».

Lui-même garçon de la campagne belge, (Né le 18 avril à Jamoigne, en Lorraine belge), fils lui aussi d'un père à poigne, aurait tant voulu comme Simon que l'autre, la femme ogresse, le considère :

« Si elle m'avait aimé seulement, rien qu'un peu, même pour rire ».

Il sera instituteur pendant 28 ans à Harnoncourt, à la pointe méridionale de la Belgique, où il a construit sa maison à flanc de colline.

Il se lance dans l'aventure de l'imprimerie et de l'édition de revues. Sa passion artisanale du livre se retrouvera plus tard avec ses livres illustrés par Fagniez. Il sera même un temps critique littéraire, mais le son du blues noir américain et une profonde remise en question lui feront lâcher toutes les amarres, comme pour un voyage initiatique :

« Je me disais aussi : vivre est autre chose que cet oubli du temps qui passe et des ravages de l'amour, et de l'usure (...) ». Il fallait fuir aussi la cruauté de l'amour. »

Il reviendra à Paris vers l'année 2000, lecteur pour les éditions Gallimard. Il aime les enfants, les jardins, les femmes et le café crème qu'il a dû arrêter d'ailleurs, et les livres et il est toujours émerveillé par la beauté du monde.

L'onde transparente des mots de Goffette

L'écriture de Goffette a la transparence de l'eau, elle est claire et évidente, mais elle coule sûrement vers la mer.

Des ablettes passent entre ses mots.

*Je me disais aussi : vivre est autre chose
que cet oubli du temps qui passe et des ravages
de l'amour, et de l'usure (...)*

Sa poésie vous tutoie instantanément, elle est traversée d'une couleur d'automne, d'un regret de l'enfance qui nous la rendent familière, nous l'avons déjà entendue au fond de nous-mêmes il y a toujours.

Elle s'attarde au niveau des choses quotidiennes et simples et semble une nappe de dimanche sur une table en bois.

L'étonnement et la ferveur nous font signe de les suivre dans ses mots qui sèchent sur la corde à linge de tous les jours. Bien sûr au côté il y a une blessure que nous ne voyons pas mais d'où s'écoule le sang des désespoirs simplement proférés à mi-voix comme on rentre les chiens, comme on rentre les mots quand la nuit est trop forte en nous.

Sa petite musique presque proche de Verlaine, qu'il aura approché comme nul autre, est le bruit doux de la pluie sur des vitres embuées d'enfance. Les rêves se traînent de l'autre côté de la vitre, on passe la main sur les carreaux pour voir un peu et l'on tombe sur ceci :

*Le jardin est entré dans la cuisine
avec le cheval ivre et le ruisseau lointain
parce que la table était ouverte
à la page la plus blanche de l'été
là où convergent toutes ces routes
que tisse le poème
pour l'aveugle immobile
mains posées sur le bois
la pointe du couteau fichée dans la mémoire.*

Extrait de "Éloge pour une petite cuisine de province"
ou bien cela :

*Couteau et peigne sur la table
l'un près de l'autre avec
le silence sur eux
plus profond que la mer
Entre ces phares l'histoire d'une femme
Qui trancha seule
Les amarres du jour*

Ceci ne se commente pas, mais se respire, et nombreux sont les poèmes de Goffette qui ont cette magie blanche de la douceur perdue à jamais. Il tresse rempailleur des chaises des émotions l'osier des bonheurs ou des malheurs simples Il crie « j'aime la vie ! », la réciproque n'est pas prouvée.

Son enfance timide, pleine de plaies et de bosses, solitaire lui remonte à la gorge. Et l'humour lui sert souvent de parapluie contre l'averse.

Ses textes lui permettent de continuer encore « un dialogue avec son âme profonde, une fulgurance ». Par des textes brefs il emprisonne des sentiments qui ondoient. Et il use des mots « pour nommer la calamiteuse détresse de ces jours mal endimanchés, de ces dimanches mal emmanchés ».

Verlaine, Rimbaud, Neruda et la Bible sont ses lectures sans cesse recommencées. Il dit être entré en poésie comme on entre en religion :

« Le temps d'appivoiser les mots/les oiseaux sont partis/reste la paille/dans l'œil du paysage ».

Les poèmes sont aussi restés et plus que d'autres recueils celui d'Éloge. Il aime Francis Jammes autre naïf en poésie et lui veut parler aussi la langue des simples, le bonheur des simples.

Parfois on peut penser à la lumière de René-Guy Cadou par cette rosée des origines qui sourd de ses textes :

*Puis la nuit brusquement
retire son échelle
et comme s'il tombait de plus haut
le mot amour dans les vitrines
éclabousse comme du sang
le visage du matin
La nuit en province tombe dans les yeux bien avant l'âge
comme si la musique bleue autour du temps
devenait plus insupportable à cause de l'aventure
des branches des oiseaux saouls de vertige
- et leurs voiles tissés d'attentes de regrets
les veuves en garnissent le front ridé des fenêtres
dont les plis se resserrent encore au passage des filles peintes : trame
d'une vie jetée comme la nuit
dans un bas sans couture.*

Celui qui marche en attendant la mer

Une matière crisse sous le poème, un silence « plus profond que la mer » s'y repose aussi sous les déchirures. Une longue marche se fait dans ses textes, marche pour retrouver son visage oublié dans un coin. Son écriture crée un espace d'attente, elle est là, on peut deviner son souffle derrière la porte des mots, elle a tous les prénoms des femmes aimées et perdues.

Vivre est autre chose veut simplement dire Goffette, flâneur dans sa propre vie. Beaucoup d'objets sont nommés, caressés avec le langage pour prendre la patine du temps qui nous passe dessus. La trace des fougères, ni celle des sangliers, ne doivent pas s'effacer en nous.

Cette mélancolie des ciels bas, des ornières du temps s'adresse « à toutes les musiques errantes, à tous les temps des âmes vacantes, à tous les souffles des lointains reconquis et abandonnés ». Ce langage qui s'égoutte dans chaque mot nous prévient que nos rêves nous déborderont toujours. Quelques auberges où s'attable l'enfance et un peu de chaleur et l'on repart voyageur d'ombres et
*l'on ne sait plus
si c'est le temps qui passe ou nous
qui passons à travers lui, les mains vides,
comme un train somnambule à travers
la campagne endormie (...).*

Goffette ne porte pas toujours à son cou le bas noir de la Monette mais l'écharpe lourde des enfances égarées, des amours disparues dans les fossés de la vie. Il vit le « déchirant bonheur d'être nu parmi les ronces ».

« Est-ce qu'on peut retenir un nuage en lui attachant les ailes aux pieds de la table ? », « Capturer l'ombre qui bouge en lui sautant dessus ?...», Goffette a trouvé un moyen plus sûr, l'écriture.

Ainsi que son compatriote Jean-Claude Pirotte, la tentation de repartir seul sur les routes l'aura pris, lui aussi. Pour simplement être en accord avec lui-même : « Je vis, je fais ce que j'ai envie ».

Il garde en lui le goût du givre, grand déambulateur il est en partance comme une caravane plantée au bout de son jardin, et qu'il appelait déjà « Partance ».

Et ses voyages mobiles ou immobiles passent.

Au fond, les vrais voyages sont immobiles. Immobiles et infinis. Solitaires. Silencieux. Souvent, ils commencent dans une chambre où l'on est enfermé parce qu'il pleut.

Du vent, des nuages gris, un air d'accordéon, des odeurs de cuisine grasse dans ces paysages où il attend la mer et voit les peupliers pleurer.

Il semble un homme abandonné dans le paysage lourd et bas mais qui veut entendre les nouvelles du ventre de la terre.

« Il était une fois dans une chambre d'hôtel un homme à sa fenêtre qui attendait la mer. »

Ainsi commence et se terminera l'histoire de Goffette avec cette « impression de n'avoir jamais commencé, d'être là depuis toujours à attendre que ça veuille bien se mettre en branle. Quoi ? je n'en sais rien. La vie promise, peut-être. »

Choix de textes

Les textes suivants sont édités aux Editions Gallimard

Ce que j'ai voulu, je l'ignore. Un train
file dans le soir : je ne suis ni dedans
ni dehors. Tout se passe comme si
je logeais dans une ombre
que la nuit roule comme un drap
et jette au pied du talus. Au matin,
dégager le corps, un bras puis l'autre
avec le temps au poignet qui bat. Ce que j'ai voulu, un train
l'emporte : chaque fenêtre éclaire
un autre passager en moi
que celui dont j'écarte au réveil
le visage de bois, les traverses, la mort.
Dans un monde à bout de souffle à bout d'amour
figé d'effroi il édifie des terrains vagues où l'on peut se caresser dans les orties du
désir. Il reste acteur de ses songes. Un jour un jour grâce à ses poèmes nous serons
l'un contre l'autre dans la même goutte d'eau à nous raconter tous nos sortilèges,
serrés l'un contre l'autre nous verrons le temps tomber dans une cruche bleue. Nous
aurons lu Goffette et nous pourrons rêver notre vie encore une fois, encore une fois.

Le palier

Le soleil debout dans le vert
Avec les troupeaux frais
réapprend pas à pas la rondeur du monde
Et l'équilibre au convalescent
Qui va sous sa propre chemise.
Main posée sur l'échine des jours
Il gravit lentement chaque marche du ciel
Jusqu'à ce palier derrière ta nuque
où ce qui est advenu
Et ce que tu attends
Partagent la même ombre

Solo d'ombres (1983) , © Éditions Gallimard

« Maintenant c'est le noir »

Maintenant c'est le noir
Les mots c'était hier
dans le front de la pluie
à la risée des écoliers qui
traversent l'automne et la
littérature
comme l'enfer et le paradis
des marelles

Tu prêchais la conversion pénible
des mesures agraires
à des souliers vernis
des sabreuses de douze ans
qui pincent le nez des rues
et giflent la pudeur
des campagnes étroites

Tu prêchais dans les flammes
du bouleau du tilleul
à des glaciers qui n'ont
pas vu la mer encore
et qui la veulent tout de suite
et qui la veulent maintenant

Maintenant c'est le noir tu
changes un livre de place
comme s'il allait dépendre
de ce geste risible en soi
que le chant te revienne
et détourne enfin
avec la poigne de la nuit
le cours forcé
de ta biographie

Bibliographie

Éditions Gallimard :

- *La vie promise*, 1991 ;
- *Le pêcheur d'eau*, 1995 ;
- *Verlaine d'ardoise et de pluie*, 1996 ;
- *Elle, par bonheur, et toujours nue*, 1998 ;
- *Partance et autres lieux suivi de Nema Problema*, 2000 ;
- *Oiseaux*, 2001 ;
- *Un manteau de fortune*, 2001 ;
- *Un été autour du cou*, 2001 ;
- *La vie promise précédée de Éloge pour une cuisine de province*, poèmes, Gallimard, 2000.
- *Solo d'ombres, précédé de Nomadie*, 2003.
- *Auden ou l'oeil de la baleine*
- *Oiseaux*

Chez d'autres éditeurs

- *Quotidien rouge, poèmes*; Paris, éditions de la Grisière, 1971.
- *Nomadie*, poèmes; Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1979.
- *Huit muses neuves et nues*, poèmes sur des photos de Miloslav Stibor; Virton, éditions de la revue Objectif, 1983.
- *Prologue à une maison sans murs*, poèmes; Mareil-sur-Mauldre, Qui Vive, 1983.
- *Solo d'ombres*, Ipoméée , 1983 ;
- *Le dormeur près du toit*, poèmes; Cahiers du Confluent, 1986.
- *Le relèvement d'Icare*, La Louve, 1987 ; (en collaboration avec Yves Bergeret) ;
- *Éloge pour une cuisine de Province*, Champ Vallon, 1988 ;
- *La louange de la vie* : Max Elskamp, poèmes choisis présentés par Guy Goffette; Paris, éditions La Différence, coll. Orphée, 1990.
- *Mariana. Portugaise*, Le Temps qu'il fait, 1991 ;
- *Chemin des roses*, L'Apprentypographe, 1991
(en collaboration avec Bernard Noël / huit dessins de Colette Deblé) ;
- *Semois, les derniers planteurs*, album, Bruxelles, L'Octogone, 1995, avec des photos de J. D. Burton.
- *Icarus*, poèmes, Paris, éd. Signum, 2000 (avec traduction anglaise de Tucker Zimmerman).
- *Tacatam blues*, Cadex éditeur, 2000.
- *L'ami du jars*; Théodore Balmoral ; broché
- *Lettres libres à Stendhal suivi de H.B. Arlea*